

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inva-
riablement payable d'avance. Nous le vendons
aux agents seize cents la douzaine.

Toutes communications doivent être adressées
comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 12 NOVEMBRE 1887



Question à "La Patrie."

La *Patrie* qui dans son numéro de samedi
dernier se montre si chatouilleuse sur le
point d'honneur et qui accuse le rédacteur
du *Violon* d'avoir mangé à toutes les crèches,
etc., peut-elle nous dire le nom de l'indi-
vidu qui a pris la poudre d'escampette de
Berthier, il y a une quinzaine d'années,
dans des circonstances suceptissemastiques ?

Nous attendons sa réponse.

Ça doit être bien drôle, car lorsque le
Monde a posé la même question à la feuille
rouge, elle a désavoué les personnalités
injurieuses qu'elle avait publiées contre le
gérant du journal de la rue Notre-Dame.

A bon entendeur salut !

La tour prend garde.

Il ne fait pas bon pour les troubadours
et menestrels de se promener en face de la
tour de l'*Etenlard* lorsqu'ils ne chantent
pas les louanges du haut et puissant chef
des Castors.

L'autre jour, le rédacteur du *Violon* se
promenait sur la rue St. Jacques, lorsqu'il
entendit dans l'air des voix qui portaient
de la tour. C'étaient des invocations au Dieu
des Armées : Sabaoth ! Sabaoth ! Sabaoth !

Une minute plus tard, deux familiers du
saint office firent irruption sur la rue et
s'avancèrent vers lui, la figure illuminée par
de saintes colères.

Ils essayèrent ensuite à coup de poing et
à coups de riflards de chasser le malin
esprit qui était logé dans le corps de leur
ennemi. Après cet exploit, ils remontèrent
dans la tour. C'était l'heure de la prière et
on y chanta un *Te Deum*.

Le *Violon* a été obligé de traduire ses
agresseurs devant la justice en se disant :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

L'UNION COMMERCIALE

En septembre 1878, l'hon. M. MacKenzie
et ses compagnons parcouraient les cam-
pagnes du Canada, exhibant un gros élé-
phant rouge appelé Libre Echange. Malheu-
reusement il arriva un accident à leur bête
qui a eu les reins cassés et la trompe écrasée.
Il n'est resté que la peau du défunt que ses
amis ont précieusement conservée. Ajour-
d'hui, les hon. MM. Blake et Laurier ont
l'idée de faire servir cette peau à une nou-
velle campagne qui sera aussi désastreuse
que celle de 1878.

Si les os de la bête n'avaient pas été
broyés lors de l'accident, ils auraient servi
à son empaillage. La carcasse raccom-
modée de l'ancien Jumbo de Mackenzie
ferait triste figure devant le peuple, aussi
a-t-on renoncé à l'idée de l'exhiber. Avec

la peau badigeonnée par Laurier on espère
s'attirer une recette, mais nous est avis
que ce sera un immense fiasco.

Une de nos caricatures représente. les
deux compères en train de rendre la peau
de feu Jumbo présentable à l'électorat.
Mais comme le disent les Anglais : *It is too
thin. It cannot wash.* Elle est trop mince
et elle ne résisterait pas à une lessive.

Une lettre de l'autre Monde.

Mon cher *Violon*,

J'ai profité de novembre, le mois des morts,
pour aller faire visite aux illustres députés
du Canada, et particulièrement aux patriotes
de 1837-38 à l'occasion du cinquantenaire
de la rébellion. Comment je suis parvenu à
voir ces messieurs, par quelle suite d'aventu-
res plus merveilleuses les unes que les autres
ai je réussi à pénétrer dans un séjour dont
l'accès est défendu aux mortels, il m'est
impossible de vous le dire, car j'ai juré d'être
là-dessus aussi muet que la tombe.

Lorsque je me suis approché du premier
groupe de Canadiens français, j'ai entendu
une discussion entre Riel et sir George Car-
tier. Ce dernier prétendait que la révolte
du Nord-Ouest en 1885 n'avait aucune simi-
litude avec celle des patriotes en 1837. Les
insurgés de la rivière Chambly, de St Eusta-
che et de St Benoit étaient morts victimes
de leurs convictions patriotiques. Ils avaient
versé leur sang sur les champs de bataille
pour la plus noble des causes, et les martyrs
qui périrent sur l'échafaud saluaient l'aurore
du jour des libertés constitutionnelles. La
discussion entre les deux morts s'arrêta
subitement à mon arrivée.

—Tiens, me dit Riel, un correspondant
de journal qui vient nous faire visite !

—Bon, dit Cartier, nous allons avoir des
nouvelles fraîches du Canada. Je serais cu-
rieux de savoir ce qui s'y est passé depuis
ma mort. Racontez-nous un peu ça.

—Quelques mois après votre enterrement
votre ami, sir John, s'est trouvé dans un
pétrin à propos du Pacifique et MacKenzie
et ses amis sont grimpés au pouvoir.

—Y sont-ils restés longtemps ?

—Cinq années seulement ; le temps pour
lequel ils avaient été élus.

—Qu'est-ce qu'ils ont donc fait pour dé-
gringoler de la sorte ?

—Qu'est-ce qu'ils ont fait ? En arrivant
au pouvoir ils ont adopté le système du libre
échange avec les Etats-Unis. La conséquence
a été que bientôt les trois quarts de nos ma-
nufactures ont été obligées de fermer leurs
portes, l'argent a manqué partout, les récol-
tes ont été mauvaises et les ouvriers ont été
forcés de chômer. La misère était tellement
pitoyable à Montréal, à Québec et dans tou-
tes les grandes villes manufacturières, que la
charité publique a été obligée pendant deux
hivers d'ouvrir des maisons où l'on donnait
du pain, de la soupe et de la viande à la po-
pulation affamée. Vous comprenez bien que
ce régime n'a pas pu durer bien longtemps.
A la première élection générale qui a eu
lieu, le 15 septembre 1878, les Rouges, cause
de la misère publique, furent balayés dans
presque tous les comtés, sir John remonta
au pouvoir et il y est resté depuis. Ça fait
dix ans déjà et le 22 février dernier il a
signé un bail avec le peuple pour garder sa
maison à Ottawa pour au moins cinq ans.

Cartier.—Bon ! cela ne m'étonne nulle-
ment. Je reconnais bien là mon ami Sir
John. Tant qu'il sera à la tête de son parti,
ce dernier ne courra aucun danger.

Riel.—Et après ma mort qu'est-il arrivé
dans le Nord Ouest et dans la province de
Québec.

Ladébauche.—Dame, vous autres par là-
bas, vous avez voulu danser un peu plus vite
que le violon. Le malheur c'est que vous
avez aussi voulu faire danser les autres.
Aujourd'hui tout est tranquille dans le Nord-
Ouest et personne ne s'y plaint.

Riel.—Les Canadiens ont-ils fait du ta-
page après ma mort ?

Ladébauche.—Beaucoup, mais ça n'a pas
duré bien longtemps. Ils ont brûlé des
ministres en effigie et ils ont chanté la
Marseillaise dans les rues, mais il n'y a pas

eu une goutte de sang de versée. Les es-
prits se sont calmés parce qu'on voyait qu'il
n'y avait rien à gagner par une révolution.
Bien plus que ça tous les ministres cana-
diens de Sir John ont été réélus dans leurs
divisions. Il y a eu un feu de paille et pas
autre chose.

Cartier.—Y a-t-il eu des changements
dans la législature provinciale ?

Ladébauche.—Des changements, je pen-
serais ! Immédiatement après la mort de
Monsieur, M. Mercier s'est emparé de
la corde de Régina et l'a promenée dans
toute la province. Les Castors se sont
réunis aux Rouges et se sont appelés Natio-
naux, exprès pour s'emparer du pouvoir à
Québec. Ils ont réussi à battre les conser-
vateurs, mais je ne crois pas que leur triom-
phe soit de longue durée à cause du mépris
que les Rouges ont pour les Castors et de la
haine de ces derniers contre leurs alliés.

Cartier.—Aujourd'hui que font-ils à
Québec ?

Ladébauche.—Il vient de se tenir une
conférence des provinces dont le but est de
causer, s'il est possible, des embêtements à
Sir John en poussant le peuple à repousser
sa politique de protection. Si vous aviez vu
comme c'est drôle une conférence inter-
provinciale. C'est une suite de fêtes sans
interruption ; on danse, on mange, on boit
aux dépens de la province de Québec pen-
dant huit jours pour passer une douzaine de
résolutions dont le gouvernement d'Ottawa
se fiche comme de l'homme dans la lune,
pour la bonne raison que ces messieurs s'oc-
cupaient d'affaires qui ne les regardaient
pas. C'est bien simple, si la constitution
du Canada doit être changée, ce n'est pas
par les législatures locales, c'est l'A B C de
la politique. Bref, le gouvernement de
Québec dans toutes les questions qui l'oc-
cupent, paraît considérer d'abord si c'est
une affaire au bout de laquelle il y aura
quelque chose à boire ou à manger pour les
amis. C'est l'arrivée de M. Mercier à
Québec, à Montréal, son départ, un ban-
quet politique, une démonstration dans la
campagne, une visite à un chemin de fer ou
l'inspection d'un établissement public.
Chacune de ces démonstrations doit être
mouillée, c'est la condition première. Je
vous garantis que nos ministres se la coulent
douce.

Cartier.—Il y a si longtemps que les
Rouges jettent, ils devaient avoir la fale
basse en arrivant à Québec. Ils disent pro-
bablement : après nous le déluge.

Ladébauche.—Nous avons un nouveau
gouverneur à Spencer Wood, le juge
Angers.

Cartier.—Le juge Angers est justement
l'homme qu'il faut pour tenir ses conseillers
dans les limites de la raison.

Ladébauche.—Vous l'avez dit, Monsieur
Cartier. C'est une nomination qui n'a pas
été du goût de M. Mercier. Pendant quel-
que temps il avait cru que ce serait M.
Starnes, mais bernique, ça n'a pas fait. Un
gouverneur approuvé n'est pas l'homme
qu'il faut aujourd'hui à Spencer Wood.

Notre conversation fut interrompue ici
par la cloche du soir qui annonçait l'heure
de rentrer au dortoir.

Je quittai mes compagnons pour revenir
sur la terre écrire mon rapport au *VIOLON*.

Tout à vous,

LADÉBAUCHE.

Les chansons militaires de la France

C'est un aphorisme, dont personne ne
constate la valeur, qu'une armée triste se-
rait une triste armée. Heureusement, la
nôtre n'est point triste, elle garde ses qua-
lités d'entrain et de belle humeur en toute
occasion, et il suffit, pour s'en rendre
compte, d'assister au passage de nos trou-
pes, même après les manœuvres les plus fati-
guantes.

Il faut le dire bien haut, qu'il n'y a pas,
en Europe, de soldats qui aient autant de
ressort que les nôtres, qui soient capables
de chanter encore, en revenant à l'étape,
après des exercices écrasants, après des fa-
tigues inouïes.

Voici précisément qu'un de nos officiers,
qui cache sa personnalité sous le nom de
"Major de Serrepont," s'est amusé à no-

ter quelques-unes des chansons de route
de nos troupiers que, jadis, on avait im-
prudemment voulu proscrire, comme s'il
était possible de comprendre le soldat
français, en marche, sans un refrain aux
lèvres !

Chaque corps a ses chansons particulières
qui sonnent joyeusement son ralliement,
depuis les fringants saint-cyriens jusqu'aux
modestes "infirmiers."

Ces "chants et chansons militaires de la
France" forment un héritage qui n'est pas
à dédaigner ; c'est tout un passé de vail-
lance qui est évoqué là !

Ah ! la sinistre chose que serait une armée
où l'on ne chanterait point ! mais nous au-
rons toujours, grâce au ciel, des boute-en-
train qui sauront improviser, crânement, de
réconfortants couplets !

* Nous avons parlé de Saint-Cyriens.
Ils ont fait leur apprentissage du métier
militaire autour d'un vieux refrain, dont
l'origine se perd dans la nuit des temps, et
qui consiste en ces vers primitifs, scandés
sur un air entraînant :

Vivent les officiers
Les officiers de France,
Au pantalon garance !
Vivent les officiers
Gradés et fusillers !

De même, les "polytechniciens" ont
leur chanson particulière, où revient ce
refrain : "C'est l'Ecole polytechnique, ton
ton ton taine, qu'est auprès du Panthéon !"

Mais voici, maintenant, après les Ecoles,
les régiments.

Les cuirassiers, les "gros frères", comme
on les appelle, entonnent triomphalement
ce chant composé par eux ;

Voici nos beaux cuirassiers,
Reluisant sous leurs aciers !
Ils ne sont vraiment pas mal
A cheval, à cheval !

L'artilleur aime ses canons, et le procla-
me bien haut en de fantaisistes couplets,
qu'il rédit, sans se lasser, en allant à la ma-
noœuvre.

Les sapeurs du génie ne se laissent pas
damer le pion par les artilleurs, et leur
répondent par ce refrain joyeux :

Le sapeur dans sa forteresse
Est l'homme du gouvernement.
Il y savoure avec ivresse
Les plaisirs du casernement,
Attention, s'il vous fait des mines :
Méfiez-vous de ses contre-mines !

Ils se laissent appeler en riant des "ca-
valiers de tranchée" et tiennent à prouver
que le "corps savant" auquel ils appar-
tiennent ne manque pas, plus que les autres,
d'entrain et de gaieté.

* Les chasseurs à pied, en dehors du
refrain des "vitriers", qui est légendaire,
en dehors de leur chant grave de la *Sidi-
Brahim*, qui rappelle le plus beau fait d'ar-
mes de leurs bataillons, ont une chanson
plus intime, rappelant leurs combats d'Afri-
que :

Élégant chasseur,
Monte avec ardeur
Au haut de la montagne !
Le Bédouin est là
Il t'ajustera.
Mais il te ratera.

Les chasseurs ne le "rateront", lui, et
ils sauront le poursuivre partout où il faudra.
Et les turcos aussi ont leur refrain
Ce couplet baroque, tous le savent, même
ceux qui ne parlent pas français !

Gentil turco,
Quand autour de la boule
Comme un serpent s'enroule
Le calicot
Qui te sert de shako,
Madame Moko
Vient t'offrir illico
Son cœur et son tricot.
Voilà l'turco !
Voilà l'turco
Bono !

Ces chansons ont plus d'importance qu'on
ne croit ; elles entretiennent l'esprit de
corps, qui fait accomplir des prodiges.

Qui ne sait, au temps où il y avait une
grande variété d'uniformes dans notre ar-
mée, ce qu'on obtenait des troupes par
l'émulation, en les opposant à tel ou tel
régiment, ayant des attributs distinctifs dif-
férents ?

C'est souvent en entonnant le refrain de
l'arme qu'un colonel a enlevé ses hommes,
leur a réchauffé le cœur et leur a fait cul-
butter l'ennemi !

Quoique nous ne soyons encore qu'en oc-
tobre, Bébé songe déjà à la Noël.

—Je sais ce que je demanderai au petit
Jésus, dit-il à sa maman.

—Et qu'est-ce que tu lui demanderas, mon
chéri ?

—Un casque tout en or.

—Mais le petit Jésus ne pourra mettre un
casque dans ton petit soulier ?

Bébé, après avoir réfléchi :

—Alors il mettra le soulier dans le
casque.